

L'œuvre au vert du documentariste Dominique Marchais

Le cinéaste trace une voie douce et opiniâtre pour dire la transformation des paysages et de la nature, sans sensationnalisme

PORTRAIT

Parmi la surproduction des films écologistes, Dominique Marchais trace une voie qui n'appartient qu'à lui. Loin des mots d'ordre militants ou du sensationnalisme apocalyptique. Une voie douce, opiniâtre, discrètement élégiaque, cherchant, dans leur beauté comme dans leur laideur, à restituer une intelligence historique, économique et esthétique de nos paysages au plus près de ceux qui les travaillent et les étudient. De sa méthode – qui conjoint le cheminement et le dialogue, sorte de *Réverie du promeneur solitaire* accompagnée – ont émergé, en quinze ans, quatre documentaires qui se sont trouvés en avançant.

Le *Temps des grâces* (2010) livre un état des sols et des sous-sols en France, transformés en désert par l'agriculture intensive. *La Ligne de partage des eaux* (2014) arpente une partie du bassin versant de la Loire, pour y constater que les eaux mortes produites par les barrages interrompent le cours des eaux vives et font périr la diversité du vivant. Sous la bannière du « bien commun », *Nul homme n'est une île* (2017) part enfin en Europe (Italie, Suisse, Autriche), à la rencontre d'expérimentateurs qui s'essaient, sur des microterritoires, à de nouvelles voies de culture, d'exploitation, de construction, en accord avec l'environnement. *La Rivière* – récompensé

du prix Jean Vigo – revient aujourd'hui aux cours d'eau, le long des gaves paradisiaques du Béarn coulant vers l'Atlantique, dans lesquels toute vie insidieusement se raréfie et où d'eau, bientôt, il ne restera que le nom.

C'est ainsi, sous sa douceur, une œuvre qui désespère à bas bruit. Une œuvre sur un monde qui a disparu, consciente d'arriver trop tard, incertaine qu'un autre plus vivable le remplace. Cette persistance à s'y tenir pose toutefois la question, pour parler comme dans ses films, de l'amoncellement et de l'aval de son inspiration. Il ne tombe pas sous le sens, en effet, de s'y être jeté, pas davantage de la poursuivre. Interroger Dominique Marchais sur ses origines permet de mieux comprendre le mouvement initial. Né en 1972 à Dreux (Eure-et-Loir), cadet d'une fratrie de cinq enfants, il a grandi à Marchezais et vient, par son père, d'une famille de négociants céréaliers, et, par sa mère, de petits agriculteurs. « Marchezais, c'est cent cinquante habitants,

Image extraite du documentaire « La Rivière », de Dominique Marchais, filmé dans les gaves du Béarn. MÉTÉORE FILMS

dans une région dont personne ne sait ce qu'elle est exactement, entre l'Île-de-France, la Normandie et la Beauce », dit-il.

« On travaille le hors-champ »

Son œuvre, à cet égard, porte d'abord le deuil des paysages de son enfance, saccagés par « la multiplication des lotissements, la disparition des fermes, l'agrandissement des parcelles, la raréfaction des oiseaux, des insectes et des escargots après la pluie ». En même temps, « attendre le bus à Marchezais, c'était un peu se retrouver comme Cary Grant dans *La Mort aux trousses* », raconte-t-il avec l'aisance du cinéophile qu'il est rapidement devenu. « Vivre là enfant, c'était faire l'expérience de la solitude. Je me jetais dans le cinéma, la littérature, le rock. L'un des plus grands événements de ma vie a été l'arrivée de la VHS. »

La suite, sinieuse mais pas tant que ça, déroule. Lycée à Versailles. Ratage de Sciences Po Paris (« Per-

sonne ne m'avait dit que les classes préparatoires existaient », inscription en philosophie à la Sorbonne (« par snobisme »), atterrissage aux Inrockuptibles (« Une copine y travaillait aux abonnements ») où il entre en 1991, à 19 ans, pour y faire un peu de tout, avant d'y écrire sur le cinéma.

Les dizaines de cinéastes rencontrés au fil de sa plume le convainquent de passer de l'autre côté de l'écran. Il part brutalement d'un journal qui était devenu sa « maison », mais, sans réseau, sans formation, diffère le grand saut pour accepter, en 1998,

la proposition de l'excellent festival Entrevues, à Belfort, qui cherche un sélectionneur. Il en reprend pour quatre ans, main dans la main avec son ami Frank Beauvais, futur cinéaste lui aussi. L'entrée en matière a donc lieu en 2003, avec le court-métrage *Lenz échappé*, film en costume et adaptation « *tordue* » du Lenz (1839), de Georg Büchner, où l'attention portée au paysage annonce la suite.

Car, pour Dominique Marchais, la distinction documentaire-fiction n'est pas opératoire. « On travaille les mêmes matériaux, le

hors-champ, l'invisible, les person-nages. » La preuve, loin de se rendre au découragement auquel aurait pu le conduire le constat d'impéritie de l'Etat que dressent ses films, il prépare à la fois l'un et l'autre. Une fiction qui reconduira, entre ville et campagne, son beau souci environnemental. Et un documentaire, intitulé *Que faire?* qui voudrait, précisément, « élucider et historiciser notre rapport à l'Etat, préciser ce que l'on peut aujourd'hui en attendre alors que le constat de l'urgence écologique est de plus en plus partagé ». ■

JACQUES MANDELBAUM

« L'un des plus grands événements de ma vie a été l'arrivée de la VHS »

DOMINIQUE MARCHAIS

Une plongée avec les chercheurs de poissons et les cueilleurs de plastiques

Le réalisateur livre un documentaire splendide et crépusculaire sur les gaves du Béarn, où la beauté environnante cache la pollution

LA RIVIÈRE

Jamais, sans doute, Dominique Marchais n'a-t-il capté autant de beauté que dans son quatrième long-métrage, *La Rivière*, filmé dans les gaves du Béarn, ces cours d'eau torrentiels sertis dans une nature idyllique. Un courant ondoyant, des galets par transparence, un miroitement créant des effets stroboscopiques sur l'écran... Peut-être s'agit-il d'adoucir la douleur, alors que la lente dégradation des paysages, du climat, du vivant, déjà pointée dans les précédentes œuvres – *Le Temps des grâces* (2010), *La Ligne de partage des eaux* (2014) –, se poursuit irrémédiablement, même si quelques alternatives permettent encore de se projeter (*Nul homme n'est une île*, 2017).

Le réalisateur et ancien critique de films sublime la splendeur des gaves émeraude tout en captant le désastre en cours, que sont la pollution des eaux, la raréfaction des truites et des saumons, la dégradation des nappes phréatiques... Voir les rives du Béarn est à la fois « une joie et une souffrance », pourrait-on dire, pour reprendre une réplique de Truffaut dans *La Sirène du Mississippi* (1969).

Souffrance de la disparition, des insectes qui ne forment plus de nuées autour des pêcheurs, des

oiseaux qui ne chantent plus. Dominique Marchais part à la recherche de l'invisible, c'est dans l'infra-paysage qu'opère cette œuvre en eau douce et radicale. Voici les cueilleurs de plastiques, prélevant, à la pince, des microdéchets à peine perceptibles à l'œil nu, enchevêtrés dans les branchages.

« Filmer des combattants »

Dans *La Rivière*, il n'y a guère de promeneurs, seulement des êtres qui agissent, sans se faire d'illusion sur l'importance que le « politique » accordera aux travaux des universitaires – une jeune chercheuse, venue inspecter avec des étudiants le glacier des Oulettes dans les Pyrénées, fait part de sa grande perplexité.

Comme l'analysent, dans leur livre *Dominique Marchais, le temps du regard* (Playlist Society, 120 pages, 10 euros), Quentin Mével, délégué général de l'Association des cinémas de recherche d'Île-de-France, et Stratis Vouyoucas, documentariste, le réalisateur ne donne plus la parole aux « adversaires » mais se concentre sur ses alliés, préférant « filmer des amis, des activistes, des combattants ». Tel ce cultivateur expliquant que le maïs brun consomme beaucoup moins d'eau que le jaune. Mais alors, qu'attend-on? L'une des séquences les plus étourdissantes a lieu dans un la-

boratoire, où deux scientifiques s'apprennent à analyser, sur un écran, l'otolithe d'un saumon sauvage (déjà mort), concrétion minérale qui se situe dans l'oreille interne du poisson. Composé de couches successives de carbonates de calcium, lesquelles se déposent tout au long de la vie de l'animal, l'otolithe piège les éléments chimiques issus, entre autres, de la composition des eaux, et s'apparente à un journal de bord des pérégrinations du saumon.

Pour appuyer la dramaturgie, la caméra s'attarde sur le regard soucieux du doctorant, puis se fixe sur son gant en cote de mailles avant la découpe, délicate, au niveau de la tête du poisson. Celui-ci a nagé jusqu'à Bayonne, rejoint les îles Féroé et « peut-être même le Groenland », explique le chercheur plus âgé. Puis il est revenu dans le Béarn et a fini dans les filets de pêche de l'Adour.

Pourtant, que la rivière est belle... Il lui reste quelques amis, des insectes qui viennent encore danser la nuit, et qu'observent des curieux, sur une toile blanche tendue par un jeune homme passionné par l'infiniment petit. Du cinéma en plein air, dans un paradis pas tout à fait perdu. ■

CLARISSE FABRE

Documentaire français de Dominique Marchais (1h 44).

